

CHAPITRE VI

L'IMAGINATION SANS POUVOIR

C'est un gouvernement britannique bien peu belliqueux qui entre à reculons dans la grande tourmente de la guerre ; il y entre même sans avoir de ministre de la Guerre ! Le Premier ministre Asquith assume temporairement cette fonction, et l'on pourrait difficilement trouver moins belliqueux que Herbert Asquith. C'est sans doute pourquoi, dès le 5 août, il va faire appel à lord Kitchener, le héros de Khartoum, pour occuper ce ministère clé ; l'homme est extrêmement populaire dans le pays, et il va ajouter à ce gouvernement de civils une parure militaire fort appréciable. Ayant certes un sang-froid à toute épreuve et une admirable prestance sur le champ de bataille, le glorieux maréchal ne sait en revanche ni déléguer, ni communiquer, ni collaborer, et il a probablement atteint en tant que ministre son plus haut niveau d'incompétence. Pourra-t-il s'entendre avec cet autre ministre prestigieux, ni tout à fait civil ni tout à fait militaire, qu'est le premier lord de l'Amirauté ? Leurs relations passées, au Soudan comme en Afrique du Sud, ne permettent pas d'être optimiste à cet égard... Mais Churchill n'a jamais été rancunier, et Kitchener, militaire isolé parmi les politiques, est bien trop prudent pour s'attirer d'emblée les foudres d'un ministre de la Marine ; d'autant que le succès de ses entreprises – et la survie de l'Angleterre – dépendent manifestement de leur bonne entente.

C'est sans doute avec un certain effarement que lord Kitchener considère les méthodes de travail de son collègue de l'Amirauté. C'est que Winston Churchill est maintenant à l'ouvrage de 8 heures à 2 heures du matin, avec une heure de sieste dans l'après-midi (un souvenir de Cuba). Naturellement, ses aides de camp, assistants et

secrétaires sont censés l'imiter – sieste en moins –, ce qui a pour effet de les user prématurément. Le matin, Churchill dicte un flot de lettres et de mémorandums depuis son lit ou sa baignoire, en fumant un gros cigare Corona (encore un souvenir de Cuba) et en buvant sans cesse du *whisky and soda* – une habitude contractée en Inde. Mais à l'évidence, la quantité de travail abattue est largement proportionnelle aux litres d'alcool ingurgités : en trois jours, les 40 kilomètres de la Manche entre Douvres et Calais ont été protégés par des champs de mines de toute incursion navale allemande ; en moins de deux semaines, 120 000 hommes du corps expéditionnaire britannique commandé par le maréchal French font la traversée sans la moindre perte ; dès le 12 août, les ports allemands de la mer du Nord sont soumis à un blocus étroit ; au même moment, des unités navales britanniques patrouillent toute l'étendue de mer entre l'Écosse et la Norvège, tandis qu'aux quatre coins du globe, des escadres de croiseurs poursuivent les navires allemands, avec une instruction impérative de l'Amirauté : couler à vue tous ceux qui refusent de se rendre ; simultanément, toutes les colonies allemandes d'Afrique et d'Asie sont assiégées ou occupées ; c'est également à la *Royal Navy* qu'il incombe de convoier vers la métropole les corps d'armée canadiens, australiens et néo-zélandais, ainsi que cinq divisions indiennes, en déjouant toutes les tentatives allemandes pour les intercepter... Enfin, Winston, toujours fasciné par le secret et l'espionnage, a fait installer dans la « *Room 40* » de l'Amirauté un service d'interception et de décodage des signaux de la marine impériale allemande, qui va se révéler redoutablement efficace.

Sur une énorme carte installée dans son bureau et constamment mise à jour, le premier lord de l'Amirauté suit heure par heure le déroulement de tous les mouvements navals ; mais il est très loin de s'en satisfaire, et son esprit résolument offensif lui fait concevoir d'emblée des projets d'envergure : une occupation de l'île hollandaise d'Ameland, que l'on utiliserait comme base navale et aérienne pour une offensive contre l'Allemagne ; un blocus des Dardanelles, afin d'intercepter les navires allemands réfugiés dans les eaux territoriales turques ; un plan visant à forcer les détroits danois avec l'aide de 250 000 soldats grecs, « pour convoier des troupes russes vers la côte allemande près de Berlin, et provoquer un coup de théâtre¹ ». Les amiraux comme les ministres feront certes remar-

quer à Churchill que tout cela reviendrait à s'attirer d'emblée l'hostilité de trois pays neutres, mais dans son enthousiasme guerrier, le bouillant premier lord ne s'arrête pas à de tels détails : contrairement à son illustre ancêtre Marlborough, Winston Churchill est un stratège impatient...

Il y aurait dans cette frénésie d'activité de quoi occuper amplement plusieurs hommes ordinaires ; Churchill, lui, ne saurait s'en contenter. Une fois encore, sa fureur de vaincre au milieu de la bataille est telle qu'il lui faut s'occuper de tout – y compris bien sûr de ce qui ne le regarde pas : c'est ainsi que l'Amirauté va entreprendre la construction d'obusiers mobiles de 15 pouces, sous la supervision constante de son premier lord ; celui-ci fera également recruter des milliers de volontaires pour créer une *Royal Naval Division*, capable de participer aux opérations terrestres ; et le corps aérien dont il a doté la marine deux ans plus tôt, il va l'engager sans retard pour défendre les côtes et chasser les sous-marins en mer du Nord.

Il est vrai que de telles ingérences, si mal accueillies par ses collègues en temps de paix, sont au contraire fort appréciées à l'heure du plus grand péril ; Kitchener lui-même demande ainsi à Churchill de prendre la responsabilité de la défense aérienne de l'ensemble du Royaume-Uni, ce que le premier lord accepte naturellement avec enthousiasme. Pour lui, il ne peut évidemment s'agir que d'une défense avancée ; il envoie donc immédiatement à Dunkerque trois escadrilles du *Royal Naval Air Service*. Elles sont certes chargées d'intercepter tout avion ou zeppelin allemand qui menacerait les côtes anglaises ; mais la meilleure défense étant toujours l'attaque, elles ont également pour mission d'aller bombarder les hangars de zeppelins de Cologne, Düsseldorf et Friedrichshafen... Et puis, comme la base aérienne de Dunkerque doit être protégée des raids de uhlans qui patrouillent déjà dans le secteur, Churchill fait acheter par l'aéronavale toutes les Rolls-Royce disponibles dans le royaume, qui seront blindées sommairement, transformées en automitrailleuses et immédiatement expédiées à Dunkerque. Elles y feront un excellent travail, jusqu'au jour où les Allemands s'aviseront de couper les routes par des tranchées pour leur interdire toute progression. Cette parade va immédiatement remettre en mouvement l'imagination fertile du premier lord, qui demande aux services de l'Amirauté de concevoir sans délai un véhicule blindé capable de

franchir des tranchées. C'est une des impulsions initiales qui aboutiront six mois plus tard à la mise au point d'un « *landship* » (vaisseau de terre) promis à un brillant avenir sous le nom de « tank* ». Parallèlement, le premier lord a commandé vingt sous-marins à la société américaine Bethlehem Steel. Les États-Unis sont neutres ? Aucune importance : on expédiera discrètement les embarcations en pièces détachées au Canada, où elles seront assemblées avant de traverser l'Atlantique...

Indéniablement, les premières semaines de la guerre sont désastreuses pour les troupes franco-britanniques. Tandis qu'à l'est, les Français s'épuisent dans une vaine et coûteuse offensive en Lorraine, puis dans les Ardennes, un million d'Allemands déferle vers l'ouest dans un vaste mouvement de faux ; l'une après l'autre, les forteresses belges de Liège, Namur et Mons tombent entre leurs mains ; les troupes françaises, belges et britanniques envoyées en toute hâte pour tenir le front de l'Aisne et de l'Escaut sont débordées dès la fin du mois d'août. Pour les Britanniques comme pour leurs alliés, la campagne d'août 1914 semble se limiter à une longue retraite, et les articles des journaux londoniens sont lugubres : le *Times* parle d'une progression ennemie « puissante, implacable, incessante », qu'il est « aussi impossible d'arrêter que d'arrêter les vagues de la mer », tandis que l'armée britannique se trouve réduite à « des fragments délabrés de nombreux régiments² ».

Il n'en faut pas davantage pour susciter une réaction énergique du premier lord ; sachant qu'une armée ne peut vaincre si l'arrière faiblit, le journaliste Churchill, quelque peu encouragé par le Premier ministre, reprend immédiatement du service et rédige anonymement un communiqué plus approprié aux circonstances : « Il est certain que nos hommes ont pris l'ascendant sur les Allemands, et [...] qu'à égalité d'effectifs, les résultats ne feraient aucun doute³. » Ses collègues du gouvernement ayant également besoin d'une bonne dose d'encouragements, il fait circuler son mémorandum de 1911, qui prédisait un essoufflement de l'armée allemande au bout de quarante jours. Avec la victoire remportée sur la Marne le trente-

* Leur nom de camouflage était au début : « *Water carriers for Russia* » (conteneurs d'eau pour la Russie), mais lorsqu'on s'est avisé que l'abréviation donnerait inévitablement « W.C. », on a préféré les rebaptiser « tanks » (réservoirs).

huitième jour, ce mémorandum fera effectivement très forte impression. Comme les Français ont également besoin de soutien moral, Churchill est prié par ses collègues de se rendre à Dunkerque, où il portera la bonne parole dans un français exécration – avec d'excellents résultats. Ses fréquentes tournées d'inspection dans les ports français et belges auront d'ailleurs toujours pour effet de galvaniser les soldats... et leurs officiers.

C'est évidemment insuffisant. À mesure que la pression allemande s'accroît à l'ouest de l'Escaut, Kitchener reçoit des appels désespérés pour couvrir les ports belges de la Manche, et comme il n'a plus de troupes disponibles, il fait appel à l'Amirauté. Churchill envoie sur-le-champ une brigade de *Royal Marines*, qui s'établit à Ostende et sillonne ostensiblement les alentours, afin de donner aux Allemands l'impression qu'ils sont menacés sur leurs arrières. Les Français ayant également demandé à Kitchener de protéger le port de Dunkerque, le maréchal fait une fois encore appel à Churchill ; celui-ci va envoyer une autre brigade de *Royal Marines*, ainsi que le régiment de réserve des *Oxfordshire Hussars* (dont son cousin Sunny est colonel en chef), le tout accompagné d'une quarantaine d'autobus londoniens réquisitionnés, qu'on promènera dans tout le pas de Calais pour persuader les Allemands de l'arrivée en force d'une nouvelle armée britannique. Les critiques conservateurs du premier lord, perpétuellement à l'affût, baptiseront cette opération « *Churchill's Circus* », mais cette feinte stratégique ne sera pas sans valeur.

Pourtant, ce ne sont là que des solutions de fortune, et en Belgique, le sort des armes tourne manifestement à l'avantage des troupes du Kaiser. Après la prise d'Ypres, les Allemands menacent désormais la place forte d'Anvers. C'est là que se sont réfugiés le roi Albert I^{er} et son gouvernement, défendus par cinq divisions de l'armée belge. Mais depuis le 28 septembre, l'artillerie lourde allemande bombarde les défenses du port, et le 2 octobre, on apprend à Londres qu'en dépit de la promesse française d'envoyer des renforts, les autorités belges ont décidé d'évacuer la ville pour se replier sur Ostende. Or, si Anvers tombe, tous les ports de la Manche deviendront vulnérables, le flanc gauche du dispositif franco-britannique sera menacé, et l'on pourra même s'attendre à un débarquement allemand en Grande-Bretagne. Grey et Kitchener, réunis au *Foreign Office* en l'absence du Premier ministre, estiment